

suivent et ne se ressemblent pas. Celui de M. Dent, nous regrettons de le dire, relève directement de l'école arriérée et fanatique que nous venons de mentionner, et qui, pour nous servir d'une expression de l'historien Justin McCarthy, "s' imagine qu'il ne peut exister rien de réellement bon en dehors du protestantisme."¹ Au lieu de réagir contre ces idées étroites, de dominer la foule ignorante pour l'instruire et la guider, l'auteur s'est mis à sa suite et s'est fait l'écho des préjugés.

Je me suis imposé la tâche de lire ces deux épais volumes in-quarto, ce qui n'est pas un mince mérite; et je déclare qu'il m'est arrivé rarement de lire rien d'aussi médiocre sur l'histoire. L'ouvrage ne se rachète guère que par un côté: celui du luxe du papier et de l'impression. Convenons que ce n'est pas le côté le plus important.

Dès l'abord, on jugera de l'esprit de l'auteur par l'appréciation qu'il fait du peuple et du clergé canadien-français en 1840: "The rural population, dit-il, were in a condition of intellectual stagnation, if not of positive retrogression... The habitant... was illiterate, superstitious, and wholly insensible to the value of education. The habitant, indeed, was not merely indifferent to education — he was opposed to it in principle; AND HE WAS GENERALLY ENCOURAGED IN THIS OPPOSITION BY HIS PARISH PRIEST." (t. I, pp. 53 et 54).

Mouvement rétrograde, ou tout au moins stagnation dans l'ordre moral et intellectuel, et, cela par la faute du clergé; telle était, suivant M. Dent, la situation du peuple canadien-français, à l'époque de l'union des deux Canadas.

Mais l'auteur est-il bien assuré que les faits soient conformes à sa vue des choses?

Nous allons le constater rapidement en mettant en regard deux époques de notre histoire: celle de la Conquête et celle de l'Union.

Quel était l'état de notre population en 1760, et quel était-il en 1840?

Lorsque le sort des armes nous jeta entre les mains de l'Angleterre, nous n'étions (on l'a souvent répété) qu'une soixantaine de mille Français, complètement ruinés par la guerre, abandonnés par une grande partie de la classe aisée et instruite qui allait émigrer en France, et dont l'Angleterre favorisait le départ, comptant venir plus facilement à bout du reste de la population. Le seul élément de réorganisation qui subsistât dans cette débâcle générale fut le clergé. Un historien dont M. Dent ne suspectera pas l'impartialité en faveur du catholicisme, M. Parkman, a dit, en parlant de cette époque: "Confusion, if not anarchy, would have followed but for the parish priests, who in a character of double paternity, half spiritual and half temporal, became more than ever the guardians of order throughout Canada." (*The old Regime in Canada*, by F. Parkman, p. 400).

Sous le régime français, le haut enseignement avait toujours été entre les mains du clergé; elle avait eu pour source principale le collège des jésuites de Québec, qui, depuis l'origine de la colonie, avait rendu des services inappréciables. Le séminaire de Québec s'était occupé exclusivement de l'éducation et du recrutement du clergé.

Un certain nombre d'écoles avaient été établies dans les campagnes, sous les auspices plus ou moins directs du gouvernement; mais aucun système d'instruction primaire n'était régulièrement suivi. Il n'est peut-être aucun rapport sous lequel le régime français ait été plus défectueux. A cette époque, l'éducation populaire était loin d'attirer autant qu'aujourd'hui l'attention en Amérique et en Europe; et, d'ailleurs, les guerres continuelles

¹ "Who believe in the existence of nothing really good outside the limits of protestantism." (*History of our own Times*, by Justin McCarthy. t. II, p. 86.)